

avons-nous assez respiré *l'esprit de foi*? L'arbre est planté, grâce à ces trois hommes la foi a jeté ses racines dans le sol du Canada. Croissez, arbre magnifique, vos rameaux iront se développant et se multipliant jusqu'à cette époque où il nous a fallu changer de drapeau sans changer de croyance. L'arbre ne courbera pas la tête, car le Canadien ne se rendra qu'à la condition formelle qu'on lui "garantisse le libre exercice de sa religion."

La foi sera toujours la grande assise du Canada, et cette quatrième page de son histoire n'est-elle pas encore toute embaumée de *l'esprit de foi*?—Demandez-le à nos vainqueurs? Depuis lors, cet esprit n'a pas disparu. Dans ce siècle d'apostasie des peuples, à cette époque où un grand nombre de nations ont renié Dieu, et levé l'étendard de la révolte contre le Christ et son Eglise, le Canadien n'a pas pris place dans leurs rangs, il n'a pas essayé de chasser Dieu de son foyer; il est resté avec sa foi, on dirait même que les bornes de son pays sont devenues trop étroites pour contenir les battements religieux de son cœur. Voyez ses missionnaires abondant des plages inconnues et rivalisant de dévouement avec ceux de la mère-patrie. Contemplez ses légions de vierges affrontant les glaces du nord; on semant à pleines mains autour d'elles l'instruction et l'amour de Dieu; ou prodiguant partout la charité de leurs cœurs qui pansent les blessés et guérissent les malades. Que ne dirais-je pas, si je voulais être infini? mais c'est assez. Toutefois un rayon de cette couronne de foi qui brille au front de la patrie, captive encore mes regards et me force à parler. Il est vivant dans votre souvenir ce jour d'impérissable gloire où nos jeunes héros, prenant la croix et l'épée du crois, volèrent au secours de l'immortel Villard. Demandez à la France qu'ils ont traversée et qui a reconnu en eux le sang de ses anciens preux; demandez même aux ennemis frémissants de la papauté qui ont insulté peut-être ces pèlerins belliqueux; allez frapper à la porte du Vatican et demandez au cœur de Pie IX, car lui plus que tout autre a su apercevoir le motif qui conduisait nos braves. Demandez à tous ces témoins quel feu brûlait aux cœurs de ces jeunes hommes, tous vous répondront jusqu'aux vagues de l'Océan qui les ont assaillis, tous vous diront leurs cœurs étaient pleins de foi; l'amour de l'Eglise en faisait des héros!

O Canada, incline ta tête; avec quel bonheur je dépose à ton front la couronne de la foi. Puissent tes enfants l'y soutenir toujours et ne jamais s'amoindrir le magnificat qui éclat. Car n'oublie pas que c'est à la religion que tu dois ta vie et la gloire de ton passé et que c'est sur elle que doit reposer ton avenir.

Maintenant ai-je besoin de vous dire que notre Canada porte aussi la couronne du patriotisme? Autant vaudrait vous prouver qu'il fleur s'épanouit sur la tige, que le fleuve naît de la source. Tout peuple qui aime sa religion aime son pays. Qui dit "Religion," dit "Patrie." Aussi dès le commencement je vois le drapeau national se dresser à côté de la croix et ces deux invincibles tuteurs de la Patrie soutiennent jusqu'à nos jours la marche du peuple canadien-français. Il faudrait recommencer la lecture de votre histoire si nous voulions tracer le tableau fidèle des œuvres d'éclat qu'a fait l'amour de la Patrie dès le berceau de notre nation. Vous apparaissez encore, magnanimes figures de Jacques Cartier, de Champlain, et de Maisonneuve; mais ce serait nous attarder dans une course qui deviendrait trop longue. Je ne vous parlerai pas même de cet héros Lambert Goss et Charles Lemoine, qui portèrent si souvent la terreur dans le camp Iroquois. Saluons seulement en passant le dévouement national porté à son suprême héroïsme dans l'immortel Dollard qui meurt avec ses 17 braves pour sauver le pays... A travers toutes ces gloires j'arrive au temps de la *Conquête*. La conquête ne semblait-elle pas devoir marquer le terme de la nationalité canadienne? Qu'est-ce que 70,000 âmes laissées seules loin de la mère-patrie, en face d'un puissant vainqueur qui a juré leur perte! Mais un peuple ne meurt que lorsqu'il le veut. Et le peuple canadien ne voulut pas mourir. Il tombe, mais il dit en tombant, je ne meurs pas, et sa chute est plutôt celle d'un triomphateur que d'un vaincu. Aussi entendez la fierté de son langage: "Nous nous rendons à la condition qu'on garantira notre langue, nos usages, nos institutions" en un mot ce qui fait un peuple... La nationalité! Et le Canada ne mourut pas!

Il demeurera comme un témoin irrécusable de ces nobles combats, ce drapeau magnifique dont les glorieux lumbaux raconteront à la postérité un des plus beaux triomphes qu'ait enregistrés notre histoire, le triomphe de *Carillon*. Salut, noble drapeau de Montcalm et de De Vaudreuil!

C'est là ce que je pourrais appeler nos luttes de sang que notre esprit de patriotisme soutint avec tant d'énergie et de noble grandeur!

Abordons maintenant nos luttes morales? Si le temps, si le lieu, si mille autres circonstances me le permettaient je retracerais ici devant vous un long chapitre de notre histoire, et vous verriez toujours à chaque page sous les efforts multipliés et sans cesse renaissantes pour comprimer le feu de la nationalité canadienne, cette flamme, prendre un nouvel essor sous la pression qui la contient, et s'élever toujours aussi ardente et toujours aussi belle jusqu'à cette journée, où, réunis dans un même faisceau, vous venez affirmer aux yeux du pays tout entier que l'amour de la Patrie est immortel dans vos âmes. En effet, si je vous demandais aujourd'hui quel est le motif de votre démarche, à quelle voix vous avez répondu, vous, infatigables, généreux et intelligents organisateurs de cette mémorable journée, pour appeler vos frères; et vous, cœurs vraiment canadiens, pour accourir des quatre coins de l'Amérique, que me répondriez-vous? Une voix s'échapperait de tous les cœurs pour me dire: ah! la Patrie est une mère, et quand elle ouvre ses bras en appelant ses enfants, toute distance disparaît, toute difficulté s'évanouit, et l'on a qu'un cri, qu'un chant pour redire: amour à notre mère! fidélité à notre Patrie! J'avais donc raison de saluer l'esprit de foi et l'esprit du patriotisme m'apparaissant brillant et pur à toutes les époques de notre histoire. O Canada, incline la tête! Avec quel bonheur je dépose à ton front cette deuxième couronne, "la couronne du patriotisme." Et pour que jamais cette double royauté ne tombe de ta tête, laisse-moi te dire rapidement les vœux que je forme pour toi.

Le passé, quand je le considère à la douce lumière du foyer domestique qui est toujours le principe du flambeau national, ce passé se révèle à moi avec des traits que mon cœur admire. Humble simplicité de nos aïeux, que j'aime à vous contempler avec cette pureté modeste que la vertu embellit bien plus que les dorures et les diamants! Sobriété et tempérance admirables qui avez entretenu aux cœurs de nos pères et la force du corps et la noblesse des sentiments. Amour inviolable de la justice, détachement sacré de l'or qui me rappelle cette époque mémorable où l'on pouvait exposer sur le chemin public le trésor perdu, et où la porte n'avait pas besoin de serrure pour garder les richesses du foyer domestique!... Voilà quelques traits de

ce passé que j'admire et qui a fait la gloire et le bonheur de nos ancêtres, sortez de votre tombeau grande figure de Champlain et de Maisonneuve; je viens de dire ce que vous avez vu et fondé, dites-moi maintenant ce que vous voyez à votre tour, sommes-nous les enfants de nos pères? Les fleurs de vertus qu'ils nous ont léguées ne se sont-elles pas étioilées dans nos mains?... Je vois les fondateurs de notre pays promener gravement leurs regards sur le Canada et de leurs lèvres tombent ces trois mots que de leur part je vous confie:

"Justice—l'empérance—Modeste simplicité." La justice de nos ancêtres, en respectons-nous les délicates lois?... Etait-il temps que la tempérance ravivât au milieu de nous son flambeau presque éteint?... Et le luxe qui marche et envahit le monde, dévorant sur son passage et la fortune, et la santé, et la vertu. Ce luxe n'a-t-il pas fait invasion sur ces terres bien aimées que le souffle de la foi semblait dès leur découverte avoir irrévocablement consacrées au culte de la vertu?

Puisque j'ai évoqué de leurs tombeaux le souvenir de nos Pères, puisque ce sont leurs exemples qui doivent nous animer à l'accomplissement de nos devoirs et à la pratique de leurs vertus, que j'aimerais à voir s'élever au milieu de nous leurs vénérables images dont la présence serait pour nous un perpétuel enseignement, de même qu'elle redirait aux étrangers les principaux faits de notre gloire. J'ai trouvé partout écrit sur l'airain et gravé dans le marbre l'histoire des peuples de la terre; et les cités et les nations montrant avec orgueil les statues de leurs fondateurs et de leurs héros; et moi je regarde et je cherche en vain sur la terre qu'ils nous ont donnée les images de ceux auxquels nous devons et la gloire du passé et l'espérance de l'avenir. Ah! dressez donc sur vos places publiques des monuments qui parlent et qui racontent à nos neveux les grands faits de notre histoire.

Laissez-moi vous exprimer un dernier souhait pour attacher à jamais les deux couronnes de la foi et du patriotisme au front de la patrie. Puisque la fête d'aujourd'hui doit s'appeler vraiment une fête de famille et que le Canada peut saluer ses enfants venus de toutes parts. O qu'un lien de charité fraternelle et de la plus étroite union embrasse cette chère et bien-aimée famille canadienne; qu'elle confonde dans un même sentiment tous les cœurs et fasse sortir de toutes les bouches ce chant d'union: Soyons tous frères, et que dans l'unité, nous puissions à l'avenir une force invincible. Peut-être si quelque nuage a terni notre gloire il serait permis d'accuser le souffle de la discorde que nous avons laissé se glisser parmi nous... Mais, dites-vous, c'est de la politique. Pardon. Préfateur de l'Evangile par la grâce de Dieu, je n'ai pas de politique—ma politique est de n'en avoir pas—ou plutôt, oui, j'ai une politique, et je ne crains pas de vous l'offrir comme base d'une vraie et sage politique: Car si la vôtre n'est pas fondée sur elle, quelle qu'elle soit elle ne produira que des ruines en attendant sa propre destruction.

Vous voulez savoir mon dogme politique? le voici:

"Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel!" Et comme toute politique se résume dans un drapeau, vous me demandez mon drapeau? "Un jour le St. Laurent débordait et menaçait d'engloutir au sein de ses flots les premières habitations de notre naissante colonie; près de ses ondes furieuses un homme est à genoux. "O Dieu, s'écrie-t-il, sauvez Ville-Marie, et nos mains élèveront à votre gloire sur le sommet de la montagne la croix de votre Fils, témoignage de notre reconnaissance." Le flot s'arrêta et trois jours après, gravissant la montagne, monsieur de Maisonneuve portait lui-même sur ses épaules et plantait au sommet du "Mont Royal" cette croix qu'il avait promise à Dieu. Longtemps ce drapeau flotta sur la petite colonie. Il disparut depuis et il n'a pas reparu. Vous me demandez mon drapeau? Le voici: c'est ce drapeau planté par une main si chère que je viens vous offrir de relever aujourd'hui. Vous voulez un monument qui rappelle cette journée? En élèverez-vous un plus noble et plus digne de vous? La croix est le symbole de la charité et de l'union. Elevez-la donc de nouveau sur le sommet de votre montagne et que de ses deux bras étendus elle protège toujours Montréal, elle protège toujours le Canada et tous ses enfants quel que soit le pays où la terre qu'ils habitent, cette pensée est vraiment religieuse et pleine de patriotisme, elle est toute canadienne, et la meilleure preuve que je puisse en apporter, c'est que, monseigneur, elle a trouvé un écho toute favorable dans votre cœur de père; vous y avez sauri avec bonheur et nous vous prions de la consacrer de nouveau en répandant sur nous votre bénédiction qui, en assurant la réussite de ce projet, donnera pour jamais au Canada le plus beau symbole de foi religieuse et de patriotisme national.

ASSEMBLÉE DU CHAMP-DE-MARS.

Lorsque l'office divin fut terminé, l'immense multitude qui avait trouvé place dans la vaste nef de l'Eglise de Notre-Dame, s'écoula lentement. La plupart des sociétés canadiennes du Canada et des Etats-Unis, se rendirent sur le Champ-de-Mars. La population s'y porta aussi en masse et vers 2.50 heures P. M., les honorables MM. Coursol, Ouimet, Chapleau; M. l'échevin L. O. Loranger, J. Loranger, J. Perrault, Taillon, Gagnon, Houde et autres, montèrent dans le char allégorique des menuisiers et charpentiers et les discours commencèrent.

L'hon. M. Coursol prend la parole. Il félicite d'abord l'Assemblée du magnifique résultat du jour. Il remercie en termes chaleureux ceux à qui revient le mérite d'avoir organisé la grande fête nationale. (Applaudissements.) Ne voulant pas retenir trop longtemps ses auditeurs qui ont pris part à la procession et qui ont assisté à l'office divin, il sera court. Qu'il lui soit permis de dire cependant que ceux qui, exilés sur une terre étrangère sont venus prendre part à cette fête et en rehausser l'éclat, ont montré leur amour pour la patrie, cet amour ineffaçable chez les Canadiens (Appl.)

Ils ont conservé leur religion, leur langue et leur nationalité. Ils n'ont pas oublié leur patrie, plusieurs d'entre eux ont prospéré dans les Etats-Unis. La fortune les a favorisés et l'on en a la preuve aujourd'hui. Espérons qu'ils reviendront nous visiter et que cette fois ils ne nous quitteront plus. Qu'ils reviennent parmi nous sur la terre natale et qu'ils apportent avec eux ce qu'ils ont acquis sous le rapport matériel et moral pour contribuer au succès et au progrès de nos manufactures et pour affermir d'avantage les fondements de notre nationalité. Il finit en invitant tous les assistants à prendre part aux réjouissances et à la démonstration tracées par le programme de la St. Jean-Baptiste.

L'hon. M. Gédéon Ouimet succède au Président. Il dit qu'en voyant cette magnifique démonstration, il est fier d'être membre de la Société St. Jean-Baptiste et d'appartenir à cette belle race qui a peuplé ce pays. (Appl.) Il est fier d'être du nombre de ceux qui ont pris part à cette fête nationale et patriotique et dont le souvenir restera longtemps gravé dans le cœur

de tous. (Appl.) Cette démonstration est un autre lien qui unira à jamais le peuple canadien et en fera un peuple indivisible. Il fait ensuite allusion aux améliorations de notre ville et fait remarquer à nos compatriotes des Etats-Unis que les Canadiens-Français ont leur part dans ces améliorations ainsi que dans le progrès général du pays. Il a été heureux de voir inscrit sur un grand nombre de bannières les mots: "l'union fait la force." L'union de notre peuple rendra le Canada encore plus prospère qu'il ne l'est aujourd'hui, car l'union est véritablement la force d'un pays. Mais pour maintenir cette union il faut un point de ralliement: c'est notre religion qui nous unit aujourd'hui et qui doit nous unir toujours. La démonstration d'aujourd'hui le prouve. Les Canadiens réunis n'ont pas étalé leur force aujourd'hui pour être admirés, mais bien pour montrer combien ils sont étroitement unis. (Appl.) Il respecte les autres nationalités et il demande en retour que le peuple canadien soit respecté. C'est en agissant avec harmonie et en respectant les autres que les Canadiens mériteront et obtiendront le respect des autres nationalités. La loyauté des Canadiens-Français a été souvent mise à l'épreuve et s'il est nécessaire, ils s'uniront de nouveau pour défendre leur pays. (Appl.) Il espère que la fête de ce jour ne sera pas sans fruit, et qu'un grand nombre de ceux qu'elle a fait revenir d'un pays étranger s'établiront au milieu de nous. Il les exhorte à rester sur la terre qui les a vu naître au nom de la patrie commune, au nom du drapeau sous lequel leurs pères ont combattu, et au nom de tout ce qui est cher au cœur canadien (Appl.) L'orateur termine en félicitant chaleureusement les organisateurs de ce mouvement patriotique.

L'échevin Loranger dit qu'il est heureux de constater que cette démonstration a eu un succès auquel on ne pouvait guère s'attendre. On n'a jamais vu une semblable démonstration en cette ville. Ce n'est pas une simple démonstration populaire organisée par les habitants d'une ville, mais c'est la voix d'un grand peuple proclamant hautement son patriotisme et son amour pour la religion. Il a profondément regretté de voir ses compatriotes s'expatrier, mais il se réjouit en ce jour de les voir revenir et il espère qu'un grand nombre d'entre eux ne songeront plus à nous quitter. (Appl.) et que ceux qui ne peuvent pas s'établir en Canada resteront toujours Canadiens. Il parle des efforts que l'on fait depuis quelques temps pour rapatrier les Canadiens établis aux Etats-Unis et est heureux de constater que deux cents familles sont revenues de l'exil. L'orateur termine en faisant allusion à la convention qui doit être le couronnement de cette démonstration. A cette convention, on discutera le grand problème du rapatriement des Canadiens.

L'hon. M. Chapleau appelé par de vives acclamations apparaît sur l'estrade et prononce une de ces brillantes improvisations dont il a seul le secret. Nous en donnons un bien pâle résumé.

Il dit que si son nom n'est pas inscrit sur le programme de la fête, il a droit de se regarder cependant comme une parcelle de la fête. Il sent que dans sa poitrine, le cœur qui bat est canadien comme chez tous les auditeurs et à ce titre il a droit comme eux de se croire quel que chose dans la fête nationale.

Il remarque que sur le Champ-de-Mars, le champ des préparatifs militaires, au-dessous du palais des débats judiciaires, un grand Congrès de la paix s'est réuni. Ce Congrès est un gage de paix, d'harmonie et de prospérité.

Il parle de l'amour du Canadien pour sa patrie. Il cite quelques paroles du grand O'Connell, ce patriote dévoué et sublime orateur et il trouve que sous le rapport du patriotisme la nation canadienne peut être comparée à la nation irlandaise.

Qui peut dire, s'écrie-t-il, que les canadiens-français n'ont pas pris racine dans le nouveau monde. Du moment que trahis par le sort des armes, ils ont passé sous la domination étrangère, ils se sont montrés loyaux sujets, mais ils ont combattu pour obtenir leurs droits et dans ce combat de la pensée, ils ont réussi. Alors l'Angleterre est devenue le pays de la révolte. L'histoire n'a pas enregistré les noms des Montcalm, des Lévis et des De Maisonneuve pour que la loyauté et le patriotisme diminuent et pour que les Canadiens se départent de leurs glorieuses traditions. (Vifs applaudissements.)

Le pays auquel nous appartenons, à qui nous devons fiabilité, porte comme devise de ses armes, les adages empruntés à la vieille France. N'est-ce pas que le "Honi soit qui mal y pense" est français? Et est-ce qu'un canadien-français ne pourrait pas s'écrier "Dieu et mon droit." (Explosion d'enthousiasme.)

D'un côté nous sommes unis par les liens du sang; de l'autre par la loyauté. Il a été dit que le dernier coup de fusil tiré à la défense du pouvoir britannique serait tiré par un canadien-français et il ajoute plaisamment foi à cette parole.

Plusieurs de nos visiteurs ont été témoins dans leur pays des ravages de la guerre. Ils sont restés fidèles à leur drapeau car les sentiments de loyauté sont innés chez les canadiens-français.

Les amis de l'association ont pris pour devise "l'Union fait la force," et il espère que l'union s'établira partout et en toutes choses, union en patriotisme, en religion, union entre tous. (Appl.) Que nos compatriotes des Etats-Unis soient reçus avec amitié, ouvrons nos bras pour les recevoir—que par cette chaleureuse marque d'estime et de patriotisme chez nous, nous les encourageons, eux qui vivent sur un sol étranger à revenir parmi nous et à se joindre à nous. N'ayons pas le moindre doute que si nous voulons sincèrement arriver à ce résultat, nous réussirons, car ce que le peuple veut, Dieu le veut.

D'autres orateurs succèdent à l'hon. M. Chapleau. MM. Perrault, Taillon, Gagnon et autres font aussi d'heureuses improvisations écloses sous le souffle patriotique canadien, et vers 3.50 heures, l'assemblée commence à se disperser pour se reposer un peu des fatigues de la matinée.

LE BANQUET.

Dès sept heures, la foule des convives, délégués des Sociétés St. Jean-Baptiste, citoyens, membres de la presse arrivait à l'Hôtel de Ville et attendaient que l'entrée fut permise. 1,200 à 1,300 convives se logèrent graduellement dans la vaste salle du banquet. Les décorations ne laissaient rien à désirer. Les pavillons nationaux et plusieurs pavillons étrangers abritaient la grande réunion. Des inscriptions étaient placées de chaque côté de la salle. Les noms de nos hommes illustres dans la politique, nos gloires militaires et les noms des hommes qui ont succombé en 1837-38, apparaissaient aux yeux enthousiastes de leurs arrière-neveux.

A la table d'honneur élevée sur une estrade où les orateurs devaient suivre l'ordre du programme venir parler le beau langage français au nombreux auditoire se trouvaient l'hon. M. J. Coursol, président; à droite Son Honneur le Maire, les honorables MM. Ouimet, Chauveau, Archambault, Ross, M. Poirier, délégué de l'Acadie, l'échevin M. Shane. A sa gauche, l'hon. M. Fournier, M. P., le Consul Américain M. Dart, le vice-consul français M. Picault, les présidents des sociétés nationales étrangères, et le Dr. Boissy, délégué de l'Acadie.